

Retour à Dunkerque

Denis Desjardins

Number 52, Spring 1992

JE est un autre... hors de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desjardins, D. (1992). Retour à Dunkerque. *Moebius*, (52), 59–66.

RETOUR À DUNKERQUE

Denis Desjardins

J'ai trente ans.

Pierre me juge trop conformiste. La fille la plus conformiste en ville, prétend-il. Le moindre imprévu susciterait mon horreur, le plus infime contretemps me ferait paniquer. Il est vrai que depuis longtemps mes journées débutent et se terminent semblablement. Vers huit heures, je laisse Pierre à ses songes matinaux. Je sors, je retrouve le même café, la même table, les mêmes compagnons de lecture. Ils se nomment François, Noémie, Marc. Ou Lise, André, Alexandra. Il m'arrive de les confondre, peu importe. Nous partageons le même journal. Pour économiser. Parfois, trop fauchés, on attend qu'un client abandonne le sien sur une autre table. Peu importe, au fond. Le monde nous indiffère. Lire le journal n'est qu'une plaisante habitude, une innocente convention. Sitôt lu, sitôt oublié.

Rien ne vient perturber ma plénitude. Je me berce dans une sorte de détachement permanent. Confortable routine? Plutôt un rituel familier, rassurant. Le reste de la journée se déroule à l'avenant, les variantes se font rares; je m'acquitte de quelques petits contrats de traduction, à gauche comme à droite, peu importe. J'aime bien travailler à la maison. Je suis casanière.

Je ne connais guère Montréal que j'habite depuis si longtemps. Et alors? Pourquoi l'arpenter, qu'y découvrirais-je de plus? À quoi bon se perdre dans un monde hostile et complexe? J'ai trouvé mon oasis; le reste m'est égal. Il n'y a rien derrière moi, ni devant ni au-dessus, nulle part. Je suis où je dois être. Pas le choix, Pierre. Ce n'est pas du conformisme, plutôt de la lucidité.

Dehors, des pacifistes défilent bruyamment. Ils s'époumonent contre les raids américains au Viêt-nam. Ils passent, ils ne font que passer. Demain, ils feront la une du *Montréal-Matin*, que je feuilleterai et que je jetterai. La guerre sera peut-être déjà terminée. Les blessures se cicatriseront. On les oubliera, comme j'ai oublié les miennes. Tout cela est risible, absurde.

*

Aujourd'hui un inconnu à l'allure anonyme est venu s'asseoir à la table voisine. Il s'est mis à causer avec André (ou Marc, je ne sais plus). Je ne l'aurais pas remarqué, n'eût été de son sac en toile tressée, aux motifs multicolores, qu'il portait en bandoulière. J'ignore pourquoi, je lui ai demandé :

– Est-ce que t'arrives du Mexique?

Il m'a toisé d'un air méprisant, parfaitement arrogant.

– Non, moi j viens d'Trois-Rivières...

Crétin!

Je l'ai observé deux minutes, à la dérobée. Ce type-là a une insupportable manie : il jongle avec une cigarette allumée et la rattrape du bout des lèvres. J'espérais qu'il finirait par se brûler, mais non. Il m'a lancé un clin d'œil triomphant, comme s'il s'agissait de l'exploit du siècle. Je n'ai pas réagi, j'ai continué de tourner les pages.

Ça m'apprendra à me mêler d'autre chose que de moi-même.

*

Pierre passe quelques jours chez ses parents. Il m'a laissée seule. Je lui fais honte. Peu importe, la télé fonc-

tionne. Je ne l'écoute pas, je ne l'écoute jamais. Mais il me faut un fond sonore. Le silence m'est insupportable.

Le café est fermé, je reste ici. Je vais lire un magazine. Ensuite, je mangerai des gaufres au miel. J'aime bien. Que faire d'autre?

*

Pierre a ramené un couple d'amis à la maison. Ils ont une enfant, une fillette de quatre ou cinq ans. Elle ne cesse de me poser des questions. Elle m'agace. Je ne comprends pas les questions des enfants. Ça me désarçonne, je panique. Pierre en voudrait un. Il sait bien que ça ne m'intéresse pas. À la limite, ça me répugne. Je ne saurais m'y prendre avec un enfant. Et puis le monde est trop pourri pour prendre la peine d'y élever un enfant. Ça ne servirait à rien. Reste dans ton néant, enfant que je n'aurai jamais. Je resterai dans le mien. Ne me remercie pas, j'aurais fait la même chose, si j'avais pu. Lorsqu'on ne sait trop quoi faire de sa vie, on serait presque jaloux de ceux qui ne la connaîtront pas.

Bref, je n'ai pas envie. Alors, Pierre, si tu veux une pondeuse, cherche ailleurs, je t'en prie. Je ne t'ai rien demandé de la sorte. En fait, je ne t'ai rien demandé du tout. On vit ensemble, c'est entendu. On se débrouille comme on peut. J'ai besoin d'un peu de tendresse, je t'en donne aussi. Inutile de tout compliquer. Restons-en là. Et ne me parle surtout pas d'avenir. L'avenir n'existe pas. Le passé pas davantage. Il y a l'instant, il y a *des* instants qui se suivent arbitrairement. Tout se mêle, tout se confond, tout est interchangeable. Toi aussi. Moi aussi. Et un jour, il n'y a plus rien, et personne pour le regretter. Alors les mots, les gestes, rencontres, départs, absences et retours, à quoi bon les souligner, les graver artificiellement sur les parois de notre existence? Ils retournent tous au néant. Ce n'est ni heureux, ni triste. C'est comme ça, l'on n'y peut rien.

*

Une missive lapidaire me parvient du vieux continent.

Il faut que tu reviennes à Dunkerque.

Bénédicte t'attend. C'est urgent.

Gabriel

Avec la lettre, un billet d'avion.

Dunkerque... Des images floues. Deux ou trois souvenirs, peut-être fictifs. Une enfance si lointaine, presque improbable. L'impression d'un désagréable vertige. La gorge me serre. Pourquoi retourner là-bas? Pour Bénédicte? Elle vit donc encore? C'est si vague. Même ses traits me sont étrangers.

Et Gabriel... Un gamin qui ne *peut* avoir changé.

– Tu es troublée, dit Pierre. Et pas seulement par la perspective de te rendre là-bas, mais aussi – surtout – par la nature de cette invitation. Ou plutôt de cet appel – car c'en est un.

– Peu importe. De toute façon, je n'irai pas.

– Tu sais bien que oui.

– C'est comme si je devais plonger dans un abîme, *mon* abîme. J'ai peur, Pierre. J'ai peur de ce qui m'attend.

– Justement, c'est pour ça que tu dois y aller.

*

J'ai pris l'avion pour Paris, puis le train. Et me voilà depuis deux jours à Dunkerque. Cette ville n'éveille rien en moi. Tout est sombre, bétonné, anonyme. On me dit qu'il a fallu la reconstruire après la guerre et les bombardements. Chose certaine, je ne m'y retrouve pas. Je loge dans un petit hôtel de fortune, près de la place Jean-Bart. Le valeureux corsaire trône grotesquement au milieu de la place asphaltée. Son revêtement est verdâtre, il craque de partout. On croirait à tout moment qu'il va s'écrouler. Les héros sont fatigués.

Les musées sont fermés. La ville semble morte. Seule la digue paraît un peu animée. Des commerces à bon marché attendent les rares touristes. La faune locale trompe son ennui dans quelques gargotes aux odeurs grasses.

Lasse! Que faire d'autre que de m'asseoir sur la grève, face à l'océan? Tout ça parce que je n'arrive pas à me décider.

J'ai revu Gabriel. Enfin, je ne l'ai pas reconnu, mais c'est bien lui. Quinze ans depuis notre dernière rencontre, à Montréal... Je ne savais trop quoi lui dire. Gabriel est un

grand bonhomme maintenant. Il ne me ressemble pas trop. Si, tout de même un peu. Peu importe. Il semblait ému. Plus que moi. Il m'observait avec attention, l'air grave. Sans doute cherchait-il sur mon visage quelque trait de Bénédicte. Mais il n'en a rien dit. J'avais cru que mon accent le ferait rire. Je suis bête, il n'a pas le cœur à ça. Moi non plus. Il m'a confié que Bénédicte allait mourir. Je m'en doutais. Elle m'attend. Elle veut me revoir, m'entendre, me toucher.

Une brise froide s'est levée. Je contemple la mer grise, flanquée à l'ouest d'installations portuaires que domine un complexe sidérurgique. Des sirènes se font entendre au loin. Un paysage métallique à la Paul Delvaux. Il ne manque que deux naïades nues courant sur la grève. Déconcertant, certes, mais moins que la ville elle-même à laquelle je tourne le dos. J'essaie d'imaginer (de me rappeler?) Dunkerque avant les bombardements, un quart de siècle plus tôt. Tout est si calme. Comment croire qu'une armada aérienne ait pu jaillir de la ligne d'horizon et transformer ce tranquille rivage et cette ville muette en un champ d'atrocités?

Sur cette grève lisse où je suis assise, je ne contemple plus rien. Le soir est tombé, le vent se glisse sous ma chemise. Une pluie fine tente en vain de me tirer des frissons.

Je reste là, le regard fixe, absent.

Et puis, lentement, presque imperceptiblement, des images traversent mon esprit... Images troubles, fragmentées, des éclats de verre dans ma mémoire. Des phantasmes, peut-être, le fruit déjà trop mûr de mon imagination. Mais je n'ai aucune imagination, on me l'a assez répété. Alors?

Sur cette grève où déferle une pluie de feu et de suie, le tonnerre crache, des corps tombent et se mêlent au sable rougi. À chaque pas, une femme bute sur une jambe décharnée, sur une tête aux yeux révulsés. À chaque pas, la fillette qui l'accompagne croit s'évanouir. Ces cadavres vont s'éveiller, lui saisir les mains, les pieds, l'entraîner, l'ensevelir tout entière sous ce sable froid. Et les cris déchirants de sa mère lui transpercent la chair, ces cris appellent un homme qui ne répond pas, qui ne répondra plus jamais, et la fillette, convulsée de longs frissons, s'efforce de serrer les dents et de ravalier les larmes qui l'aveuglent, et elle n'en finit plus de tomber et de se relever, et elle voudrait mourir, oui, elle voudrait crever elle aussi, elle n'en peut plus, mon Dieu! pourquoi

tout ce sang, où est papa, je t'en prie, maman, ne me laisse pas, j'ai mal, j'ai si peur, Bénédicte... Ce bruit, ce bruit!!!...

– Tout va bien, ma p'tite dame?

Oui, tout va bien. Merci, Monsieur. Je sèche mes larmes. Je reprends mes esprits. Ou ce qui en reste. Je suis si fatiguée. Excusez-moi. Le crachin a cessé. Je rentre à l'hôtel maintenant. Je vais dormir. Demain je gagnerai le vieux Dunkerque. Ou ce qui en reste.

Demain il sera temps.

*

Une surprise m'attend à l'hôtel – Pierre! Toi ici?! Mais pourquoi donc m'as-tu suivie à Dunkerque? Pierre ne répond pas, il ne semble pas m'entendre. D'ailleurs le voilà qui s'éloigne. Il disparaît derrière la statue de Jean Bart. Et soudain un bruit sourd monte à l'horizon. Que se passe-t-il? Le ciel gronde, les lumières s'éteignent, je ne discerne plus rien. Je suis seule sur la grande place, et n'entends que le ronronnement des moteurs d'avion. Une ogive éclate sur l'hôtel. Je ne puis bouger, je suis pétrifiée. Une autre ogive vient pulvériser Jean Bart. Le socle s'effondre dans un nuage de poussière, la tête de la statue roule à mes pieds et s'immobilise. Ses yeux désespérés se tournent vers moi. Il me parle, mais – c'est trop horrible – je n'entends rien, seulement le bruit de ces bombes qui tombent de tous les côtés... Ce bruit, ce bruit... Ce n'est que le vent du nord qui fait claquer les persiennes contre ma fenêtre.

Il fait jour déjà. Ce soir je regagnerai Paris, puis Montréal. Mais pour l'instant je suis encore à Dunkerque, face à moi-même.

J'ai triché.

Pendant ces trois jours, j'ai sciemment contourné le vieux quartier, que la guerre avait par miracle épargné. À présent, il ne m'est plus permis de l'éviter. D'ailleurs, je ne veux plus l'éviter. C'est là-bas, rue des Hirondelles, que Bénédicte se prépare au grand sommeil. Et sa fille qui tarde tant, sa fille qu'elle n'a pas revue depuis toutes ces années, son enfant qu'un oncle emmena vers un pays inconnu, loin

des privations et de la misère, loin du cadavre de son père, loin de ses souvenirs, loin de ses racines profondes.

J'arrive, Bénédicte, me voici. Je viens vers toi.
Je ne me perdrai plus à travers les rues de la ville.
Je passerai près du petit marché où tu m'emmenais manger des gaufres.
Je bifurquerai par la ruelle.
J'irai droit vers la maison.
Je monterai le vieil escalier de bois.
J'entrerai dans ta chambre.
Je te regarderai, te parlerai doucement.
Poserai ma tête sur ta maigre poitrine.
Entendrai les ultimes battements de ton cœur fatigué.
Et là, je pleurerai longtemps sur le vide de mon existence, sur mes regrets comme sur tes espoirs déçus.

Et pendant que tu traverseras le miroir, je m'éveillerai enfin aux clartés de ma jeunesse inconnue, je renaîtrai vraiment, définitivement.

Et plus rien ne me fera peur.

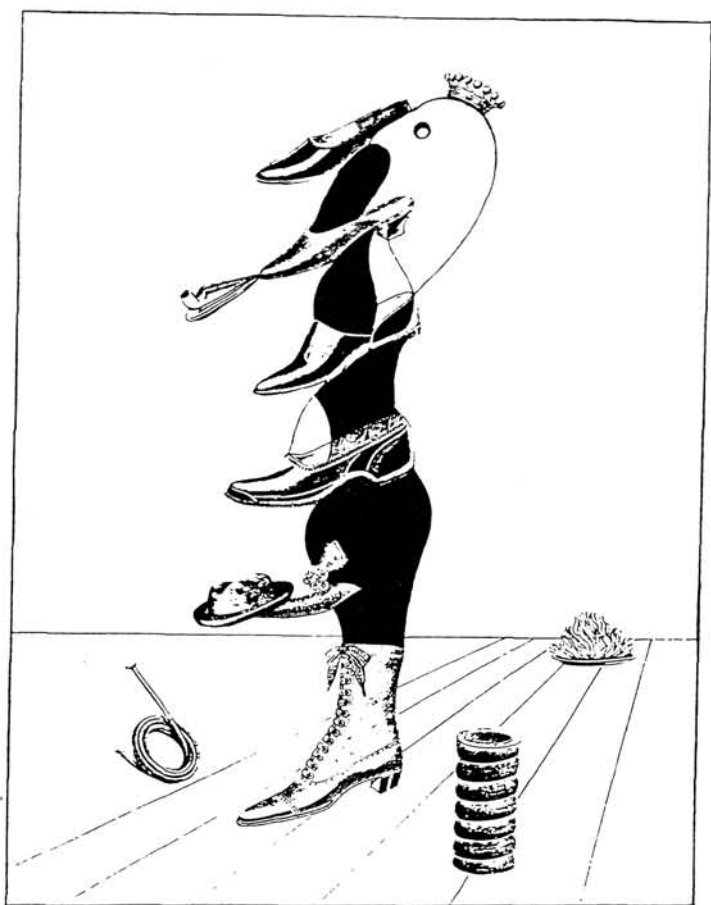
*

Je m'appelle Blanche.

J'ai cinquante-quatre ans. Ce n'est pas si vieux. En tout cas, ça ne m'empêchera pas de manifester, demain, avec mon fils et son amie, contre la guerre dans le golfe Persique.

Gabriel m'a écrit. Son fils vient d'être réformé. J'ignore ce que notre mère en aurait pensé. Mais là-bas, à Dunkerque, sur la grande place, il y en a au moins un que cette nouvelle doit faire sourire.

C'est Jean Bart, ce héros au regard si doux.



Max Ernst